

les femmes, " plus sensibles et plus dévouées que les hommes, ignorent cette sorte d'égoïsme que porte au delans de soi, comme sentiment de sa force, une créature indépendante. Pour obtenir d'elles une action quelle qu'elle soit, il faut presque toujours les *convier au bonheur d'un autre*. Leurs défauts même se rattachent à leur condition. La même cause excitera chez l'homme les émotions de l'orgueil, et chez la femme seulement celles de la vanité. L'orgueil est le sentiment d'une puissance qui se juge ; la vanité se mesure à l'effet qu'on produit ; elle a toujours besoin d'un second."

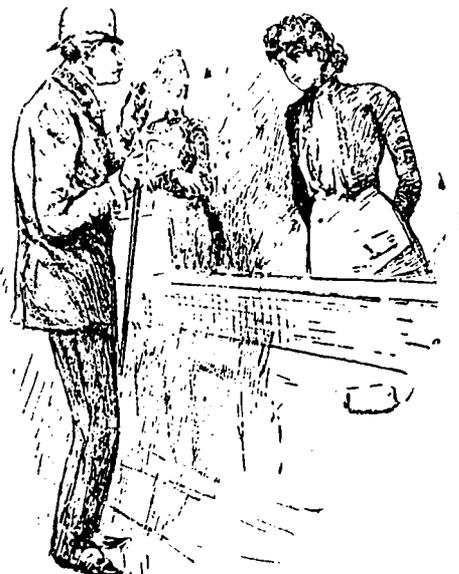
La plupart des écrivains qui ont, sérieusement et sans parti pris, parlé de la femme, se sont plus à reconnaître cette prédominance du côté sensible dans sa nature. Les passages que j'ai déjà eu l'occasion de citer y font fréquemment allusion. Voltaire a écrit cette phrase : " Tous les raisonnements des hommes un valent pas un sentiment de femme," dans laquelle, sous le voile de l'hommage, pourrait bien se cacher une fine et piquante critique. Mme de Lambert exprime plus nettement une pensée semblable, et, par cela même, met mieux en relief l'interprétation malveillante qu'on lui pourrait donner. " Il faut, dit-elle, convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur."

Au fond de tout cela il y a la loi même de l'existence féminine, la maternité. Que de fois n'a-t-on pas remarqué que " les femmes excellent à soigner et à guérir. Elles mettent leur âme tout entière à cette tâche pénible, qui exige toujours du dévouement et parfois l'héroïsme." Mme de Rémusat y insiste avec raison. " Les femmes sont propres aux soins physiques, dit-elle. La souffrance les touche, et bien loin d'effrayer leur délicatesse, le triste aspect des maladies éveillé en elles une sollicitude secourable. A quelque excès que la mollesse et le luxe les aient énervées, jamais on n'a vu s'éteindre entièrement en elles cet instinct charitable, cette vocation de *sœurs grises* qui leur est commune à toutes."

Bernardin de Saint-Pierre va plus loin, mais non au delà de la vérité, lorsqu'il dit : " C'est dans les chagrins domestiques d'où sortent tant de passions cruelles, dans ces efforts sans gloire qui demandent tant de courage, dans les maladies et jusque dans la mort que paraît la puissance des femmes ;" et qu'il ajoute : " C'est au héros à donner l'exemple du courage dans les batailles, et à aller au-devant de la mort ; la femme le surpasse à l'attendre dans la maison."

L'auteur très inconnu d'un petit livre publié

DÉSAPPOINTEMENT



(A un bar.)

Parfadet.—Vend-on des baisers, ici, mademoiselle ?

Dlle Finemouche (montrant sa vieille voisine.)—Oui, monsieur, à la table de dix centins.

en 1756 sous le titre de *Mes loisirs*, L. C. d'Arc, fuisait sur ce sujet des réflexions fort sensées. " On admet en général dans les femmes, écrivait-il, la délicatesse de l'esprit et celle des sentiments, comme des attributs nécessaires de la délicatesse de leurs origines ; mais on leur refuse le courage, la prudence et la solidité. N'est-ce point leur éducation et le préjugé qui les réduisent à un partage si inférieur à leurs facultés ? Ne voit-on pas des femmes soutenir des événements cruels, braver des périls, en un mot, penser, parler, agir avec toutes les forces et la présence d'esprit que les hommes s'attribuent exclusivement, et qu'ils ne se trouvent pas toujours ?"

A cette question de sir P. Sydney, Franklin, John Stuart Mill répondraient sans hésiter : Oui.

Le premier, en effet, a dit : " A la honte des hommes, on voit des femmes qui mettent plus de sagesse qu'eux à prévoir les maux à venir, et plus de constance à les supporter quand ils sont venus."

" Si tu veux réussir, consulte ta femme," disait bourgeoisement Franklin. Et M. Octave Gérard, qui rapporte ce conseil, y ajoute la grande autorité de son approbation.

Quant à l'illustre économiste John Stuart Mill, il ne s'attarde pas à rechercher des différences, à établir des degrés ; il proclame l'égalité absolue de la femme avec l'homme, dans tous les ordres, et son droit à partager avec lui les charges et les fonctions de la vie publique.

Sans creuser la question pour le moment, il me semble qu'il ressort de tout ce que nous venons de dire que la prétention du réformateur anglais dépasse les bornes naturelles, et que nul cadeau ne serait plus nuisible aux femmes elles-mêmes, ni plus funeste à l'humanité. Un mot de Joseph de Maistre, cité par M. Octave Gérard dans ses excellentes études sur l'éducation des femmes, trouve naturellement sa place ici :

" Si une belle dame m'avait demandé il y a vingt ans : Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? je n'aurais pas manqué de lui dire : Sans doute, madame, si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins."

Champfort raconte qu'un de ses amis, qu'il désigne par l'initiale M., " s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : Parler toujours bien du sexe en général, louer celles qui sont aimables, se taire sur les autres, les voir peu, ne s'y fier jamais, et ne laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit."

Cette conduite prudente est d'un parfait égoïste, et, comme telle, n'est pas à la portée de tous. Il ne me déplairait pas de savoir si M. a persisté dans cette voie étroite jusque dans sa vieillesse, et quel résultat il y a finalement trouvé.

Je préfère de beaucoup la façon un peu sèche, mais bien fine, dont Champfort gradue la valeur des personnes du sexe. La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme, est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe et au-dessous de son sexe."

En adoptant cette échelle, je ne doute pas qu'on ne trouve beaucoup de femmes supérieures à leur sexe, ni que le nombre n'en augmente de plus en plus. Supérieures ou non, elles ont toujours été en majorité, celles qui ont donné lieu à ces proverbes si fortement empreints du vieil esprit familial de notre nation :

La femme est la clef du ménage.
Maison sans femme,
Corps sans âme.
Femme bonne,
Vaut une couronne.

Et tant d'autres dont on pourrait faire des litanies.

En somme, " ceux qui disent toujours du bien des femmes ne les connaissent pas encore. Ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout".

UN HOMME DÉPAYSÉ



Garleben croyant voir un étranger en s'apercevant dans un miroir le lendemain d'une bourrasque, dans un hôtel inconnu.—Ah ! ma figure de singe ! Si tu ne fermes pas cette porte immédiatement !... Dépêche-toi plus que cela : tu me fais lever le cœur.

QUALITÉ, NON CONTESTÉE

—On dit que l'habitude de mâcher de la gomme tend à détruire l'intelligence.

—Alors, je comprends pourquoi ça détruit mes dents de sagesse.

TROP DE CŒUR

Lui.—J'ai un revenu de trois mille piastres ; vous pouvez vivre avec ça.

Elle.—Certainement, mais ça me ferait de la peine de vous laisser sans le sou.

PLUS QUE DOUTEUX

Maman (à l'arpenteur qui est le patron de son fils).—Mon fils est il maintenant capable de tirer des lignes ?

Le patron.—Lui ? il n'est pas même capable de tenir une conclusion.

LOIS COMMERCIALES

Jacobus.—Gompien bour cedde mondre ?

Bijoutier.—Dix piastres.

Jacobus (monologuant).—Il temante tix ; il pense huit ; il brentra six ; elle faut quadre ; che fait ouvrir teux.

EFFET DES EAUX

A Cacouna, pendant la pluie.

Jeune homme.—Pensez-vous, Madame, que votre charmante fille consentira à changer son nom pour le mien ?

Maman.—Je ne sais, ma fille est très fantasque et elle est capable de tout dans un moment d'en-nui.

IL Y A PASSÉ

—Colonel, je viens vous demander la permission d'aller passer la journée au pique-nique.

—Au pique-nique !... Il y aura des dames ! eh ! lieutenant ?

—Certainement, colonel.

—C'est bien, vous pouvez vous absenter. J'espère que vous vous amuserez ; mais soyez prudent mon jeune ami, c'est ainsi que la colonelle m'a pris au piège, il y a bien maintenant une trentaine d'années de cela.